

Nouvelles perspectives en sciences sociales



De l'exclusion à la solidarité. Regards intersectionnels sur les médias, Josette Brun (dir.), Montréal, Remue-ménage, 2020, 312 p.

Emanuel Guay and Hind Fazazi

Volume 18, Number 2, May 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1101840ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1101840ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (print)

1918-7475 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guay, E. & Fazazi, H. (2023). Review of [*De l'exclusion à la solidarité. Regards intersectionnels sur les médias*, Josette Brun (dir.), Montréal, Remue-ménage, 2020, 312 p.] *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 18(2), 313–321.
<https://doi.org/10.7202/1101840ar>

Tous droits réservés © Prise de parole, 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

De l'exclusion à la solidarité. Regards intersectionnels sur les médias

Josette Brun (dir.), Montréal, Remue-ménage, 2020, 312 p.

PAR EMANUEL GUAY ET HIND FAZAZI

Université du Québec à Montréal,
Montréal, Québec, Canada

Le concept d'intersectionnalité, qui invite à reconnaître la complexité des identités et des inégalités sociales à partir d'une approche globale et intégrée, constitue l'une des propositions théoriques en sciences sociales qui a eu la plus grande influence au cours des dernières décennies, dans des domaines aussi variés que les études féministes, le droit, les arts et l'histoire, parmi de nombreux autres exemples, ainsi que dans plusieurs mobilisations sociales¹. L'ouvrage *De l'exclusion à la solidarité. Regards intersectionnels sur les médias* offre des pistes de réflexion sur l'intersectionnalité, en examinant la représentation dans l'espace public des personnes et des communautés soumises à différentes formes de marginalisation et de discrimination dans nos sociétés, ainsi que les stratégies qui peuvent être employées

¹ Patricia Hill Collins et Sirma Bilge, *Intersectionality*, deuxième édition, Cambridge, Polity Press, 2020 ; Devon W. Carbado, Kimberlé Williams Crenshaw, Vickie M. Mays et Barbara Tomlinson, « Intersectionality: Mapping the Movements of a Theory », *Du Bois Review: Social Science Research on Race*, vol. 10, n° 2, 2013, p. 303-312 ; Leslie McCall, « The complexity of intersectionality », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 30, n° 3, 2005, p. 1771-1800.

pour contrer l'invisibilisation et la mise à l'écart de ces personnes et de ces communautés.

Josette Brun introduit l'ouvrage en soulignant les avantages de l'approche intersectionnelle pour mieux comprendre les inégalités sociales, leur traitement par les médias et les conséquences à la fois matérielles et symboliques de ce traitement (p. 12). L'attention prêtée par cette approche à l'imbrication des rapports de pouvoir associés à des catégories telles que le genre, l'appartenance de classe et l'identité ethnoraciale facilite la mise en lumière de phénomènes tels que l'exclusion des femmes racisées et de leurs préoccupations dans l'espace médiatique (p. 18-19). Cette approche invite aussi les chercheuses et les chercheurs, ainsi que les journalistes, à « céder la place aux points de vue et aux analyses des femmes minorisées, [à] épargner à celles-ci le travail d'éducation émotionnel, [à] favoriser la lutte contre les discriminations croisées et [à] privilégier la recherche action en collaboration avec les femmes ethnoracisées afin de favoriser, dans un but d'*empowerment*, leurs actes de résistance, leur prise de parole, leur agentivité et le changement social » (p. 21). L'entretien mené par Brun avec Kenza Bennis se concentre sur l'impact des médias dans la polarisation sociale au Québec à propos du port du voile par les femmes musulmanes. Bennis identifie sept « tendances journalistiques problématiques » qui contribuent à cette polarisation, soit l'amalgame entre les femmes qui portent le hijab, le niqab ou la burka, l'essentialisation des musulman-e-s (qui sont souvent représenté-e-s comme un bloc monolithique), le sensationnalisme, la formule « pour ou contre » qui simplifie à l'excès les discussions autour du voile, le manque de contextualisation des attentats terroristes commis au nom de l'islam dans les articles qui traitent de cet enjeu (et qui négligent fréquemment, par exemple, de souligner que la majorité des victimes de ces attentats à travers le monde sont de confession musulmane), la sous-médiatisation dans les médias québécois des mouvements féministes actifs dans les pays à majorité musulmane et le fait que les croyances ou les traditions musulmanes des personnes qui s'expriment à la télévision sont seulement mentionnées lorsqu'il est

question d'islam ou de terrorisme, ce qui renforce les stéréotypes et les préjugés contre les personnes musulmanes (p. 42-46). Ces tendances nuisent au développement d'un débat public nuancé sur le voile et les enjeux qui y sont rattachés (p. 48).

Kharoll-Ann Souffrant et Ingrid Guesdon se penchent sur la lettre à propos de la « liberté d'importuner » qui est parue le 9 janvier 2018 dans le journal *Le Monde* et qui a été signée notamment par l'actrice Catherine Deneuve. Souffrant et Guesdon indiquent que les médias québécois ont réagi à cette lettre en insistant sur les différences culturelles entre le Québec, qui prônerait l'égalité entre les hommes et les femmes, et la France qui serait caractérisée par une profonde misogynie. Cette approche pose problème, car elle minimise la gravité et la persistance des inégalités de genre dans la province, ainsi que les nombreux défis en matière de violences sexuelles (p. 59). De plus, tant les journalistes favorables à la lettre que celles et ceux qui l'ont critiquée n'ont que rarement soulevé les privilèges ethnoraciaux et socioéconomiques des signataires, et ce, malgré que les femmes racisées et immigrantes sont surreprésentées parmi les victimes de violences sexuelles et font face à des obstacles plus importants lorsqu'elles tentent de les dénoncer (p. 61-62). Le chapitre de Valérie Yanick est dédié au rôle des médias dans la perception publique des personnes et des enjeux trans, ainsi que des questions liées à la diversité de genre. Yanick constate que la plus grande visibilité trans dans les médias nord-américains depuis quelques années est assujettie à un regard cisnormatif, qui favorise par exemple les femmes trans blanches qui ont complété leur transition sociale et médicale, au détriment des personnes avec des identités de genre non binaires ou ambiguës, ou encore les personnes trans racisées qui sont souvent présentées comme un problème social (p. 80-81). Une autre réalité qui nuit au développement d'une visibilité trans plus libre et diversifiée est le discours transnormatif, qui hiérarchise les différentes identités trans selon leur proximité avec les modèles sociaux dominants (p. 82-83). Alexandra Barbeau et Stéphanie Defoy-Robitaille examinent ensuite les téléseries *Mirador* et *Scandal*, qui portent

toutes deux sur le milieu des relations publiques. En analysant les personnages dans chaque télésérie, ainsi que les relations qui les lient entre eux et entre elles, Barbeau et Defoy-Robitalle notent que les postes de pouvoir sont majoritairement occupés par des hommes, que les femmes sont souvent assignées au rôle de séductrice et qu'en prenant en compte « le sexe, l'orientation sexuelle, la classe sociale, l'âge, l'origine ethnique, l'apparence physique et l'état de santé qui sont attribués aux personnages de *Mirador* et de *Scandal*, on remarque qu'il n'y a pas une grande variété quant aux choix des caractéristiques utilisées afin de construire leur identité » (p. 97). Ces deux téléséries proposent donc une vision réductrice du monde social, en accordant un statut privilégié aux « personnes cisgenres, hétérosexuelles, riches, blanches et sans incapacités » (p. 100).

Charles Ouellet et Anne-Sophie Gobeil soutiennent dans leur chapitre que la couverture journalistique de la tuerie du 29 janvier 2017 au Centre culturel islamique de Québec a laissé l'enjeu de la masculinité blanche à l'arrière-plan, ce qui a contribué à une minimisation des « enjeux sociaux que soulèvent les tueries ciblant un groupe particulier » (p. 107). L'auteur de la tuerie a été présenté dans les médias comme un individu déviant, dont les actes auraient été motivés par une radicalisation vers l'extrême droite et des problèmes de santé mentale (p. 113-114). Cette construction médiatique omet, d'une part, le fait qu'il est un homme blanc – comme la très grande majorité des personnes qui commettent des fusillades de masse (p. 116) – et, d'autre part, les questions relatives à la haine islamophobe au Québec, ainsi qu'un « malaise certain, voire une ferme résistance devant l'examen de la discrimination vécue par les personnes issues de groupes minorisés et racisés » (p. 117). Marilou St-Pierre, Bochra Manai et Christopher Lavie Mienandy offrent une analyse des débats qui ont entouré la tentative de commercialisation en 2019 d'un hijab de course par la compagnie Décathlon, qui a reculé à la suite d'appels au boycott et de messages haineux sur les réseaux sociaux. Le port du hijab sportif et la controverse soulevée par ce phénomène dans les médias français permettent d'étudier l'isla-

mophobie genrée à partir d'un cas qui «se trouve campé au carrefour des contraintes qui pèsent sur la pleine participation des femmes dans le sport et sur la peur de l'islam» (p. 125). St-Pierre, Manai et Mienandy soulignent deux constantes dans cette controverse, soit la quasi-absence dans les médias des voix des femmes qui portent le hijab et qui pratiquent la course, puis le manque de voix modérées ou neutres relayées dans la presse, ce qui a encouragé une polarisation rapide du débat autour des voix «pour ou contre», avec une visibilité plus importante accordée aux personnes qui s'opposent au hijab de course (p. 140-141). Le chapitre d'Adèle Clapperton-Richard et Catherine Laplante attire notre regard sur des reportages menés entre 1969 et 1978 pour l'émission *Femmes d'aujourd'hui* avec des femmes blanches vivant à l'extérieur des grands centres urbains, ainsi qu'avec des femmes autochtones. Clapperton-Richard et Laplante notent que «parallèlement à ces portraits de femmes [blanches] qu'on qualifie de pionnières et de battantes, l'émission traite peu, et de manière altérisante, des vécus et des expériences des femmes des Premières Nations» (p. 151). Tandis que les reportages dédiés aux femmes blanches résidant en région proposent des portraits complexes de leur vie et soulignent leur débrouillardise (p. 159-160), ceux portant sur des femmes autochtones offrent un portrait monolithique de leurs réalités, laissent peu de place à leur expertise sur les enjeux qui les concernent et proposent «des représentations victimaires qui produisent de l'exclusion, insinuant une dépendance et une inaptitude à s'autogouverner» (p. 166).

Karine Bertrand analyse dans son chapitre l'œuvre documentaire d'Alanis Obomsawin, qui constitue «un instrument pédagogique de conscientisation, de réforme et de justice sociale, où les voix des femmes autochtones contribuent à donner aux images une autorité fondée sur l'expérience, la force de guérison ainsi que sur la sagesse de ses interlocutrices» (p. 180-181). En montrant à la fois la diversité des manières de vivre et de réclamer son identité autochtone et les tensions qui opposent le gouvernement canadien aux Premières Nations, et en particulier aux

femmes autochtones, Obomsawin parvient à dresser des portraits riches et nuancés de ces femmes tout en évitant d'offrir au public allochtone « une image féminisée et non menaçante de l'Autre (à travers la figure de la belle, douce et courageuse princesse indienne chantant la gloire de son peuple) » (p. 185). Geneviève Gagné, Véronique Walsh et Josette Brun lancent pour leur part un appel à « décoloniser le journalisme » (p. 199). En examinant les réactions dans les médias francophones à un reportage de l'émission *Enquête* paru en 2015, dans lequel plus d'une dizaine de femmes autochtones résidant à Val-d'Or affirment que des policiers de la Sûreté du Québec les ont agressées sexuellement, les trois auteures concluent que la couverture journalistique a été généralement sensible aux dénonciations et aux difficultés vécues par les communautés autochtones, mais qu'elle a tout de même comporté plusieurs angles morts : « la dignité et la crédibilité des victimes y sont mises à mal par l'utilisation de stéréotypes genrés et ethnoracialisés déshumanisants et un capital de sympathie y est accordé aux agresseurs masculins en position d'autorité (blancs sauf exception) » (p. 220). Elles invitent alors les journalistes à adopter une éthique du *care*, qui facilite l'établissement de liens de confiance et de solidarité avec les communautés défavorisées, en reconnaissant « la qualité du contenu journalistique produit selon cette approche subjective » et en donnant une place aussi large que possible aux voix marginalisées « dans les espaces privilégiés que constitue notamment la chronique » (p. 222). Nathalie Bissonnette aborde les mobilisations menées par des hommes pour prévenir la violence de genre, à partir d'une étude portant sur une campagne de publicité sociale américaine, *My Strength Is Not for Hurting*. Bissonnette constate que les recherches portant sur l'engagement d'hommes alliés dans la prévention de la violence à l'endroit des femmes, incluant sa propre étude, tendent à se concentrer exclusivement sur les expériences des hommes blancs hétérosexuels, ce qui ne permet pas de « mettre en évidence le vécu d'hommes dont l'expérience d'engagement aurait été façonnée à l'intersection de vecteurs

autres que le genre et de privilèges comme celui de la blancheur» (p. 230). La chercheuse souligne ensuite que l'adoption d'une perspective intersectionnelle l'aurait conduit à mieux prendre en compte l'impact des identités ethnoraciales comme axe de discrimination et de marginalisation, ce qui aurait enrichi ses réflexions sur les stratégies pour «élaborer des messages ciblant les hommes dans leur pluralité en tenant compte de la hiérarchie sociale des masculinités» (p. 240).

Gabrielle Caron interroge dans son chapitre le degré d'ouverture du féminisme québécois à la diversité, en étudiant le cas du blogue *Jesuisféministe.com*. Une analyse des cinquante articles publiés sur ce blogue entre octobre 2017 et mars 2018 lui permet d'observer que les onze articles dans son échantillon qui adoptent une perspective intersectionnelle sont caractérisés par «une domination marquée des enjeux LGBTQ et la quasi-absence de la dimension "race" ou ethnicité, ce qui témoigne de l'invisibilisation des femmes racisées dans le corpus étudié» (p. 248). Caron souligne que la faible inclusion des enjeux associés aux inégalités ethnoraciales dans les cinquante articles qu'elle a examinés est liée, entre autres, au manque de diversité parmi les administratrices et les auteures du blogue (p. 253-254). Célia Bensiali et Emory Shaw présentent trois projets menés par des femmes montréalaises racisées, soit le blogue *Amalgame*, la page Facebook *Tout le Hood en Parle* et la Librairie Racines, en prêtant attention à la pluralité des «stratégies de mise en visibilité de soi et de réappropriation de l'espace urbain» qui sont facilitées par ces projets (p. 259). En créant des espaces physiques et numériques, ces femmes souhaitent notamment contrer l'invisibilisation, tant dans les médias traditionnels que sur les médias sociaux, de la parole des personnes racisées, et en particulier des femmes parmi celles-ci (p. 268). Bensiali et Shaw mettent en lumière la continuité entre les espaces numériques et physiques : «Le numérique permet d'élargir les publics et les réseaux de solidarités, tandis que les espaces physiques permettent de se rencontrer et de consolider des liens que les jeunes femmes pérennisent à l'aide

des médias sociaux» (p. 277). Laurence Parent et Véro Leduc concluent l'ouvrage avec un dialogue sur les rapports et les tensions entre les médias et le *coming-out* à propos d'une situation de handicap ou de surdité, dans un contexte où «les rares personnes handicapées et sourdes présentes dans les médias québécois ont tendance à cacher ou à minimiser leur différence» (p. 288). Parent et Leduc abordent les enjeux entourant le *passing* (soit le fait de dissimuler son handicap ou sa surdité), puis elles identifient trois «pratiques normatives oppressives» dans les médias, en l'occurrence «le recours au paradigme médical pour traiter du sujet du handicap ou de la surdité», «le recours au discours de l'extraordinaire» et «la banalisation de la diversité corporelle et linguistique» (p. 293-294). Elles soulignent alors l'importance pour les personnes handicapées et sourdes de développer une présence médiatique qui soit «diversifiée, non stéréotypée et, bien sûr, autodéterminée» (p. 299).

Les analyses présentées dans *De l'exclusion à la solidarité* méritent d'être prolongées de différentes manières. Des travaux à venir pourraient examiner plus en détail le contenu médiatique produit par des journalistes issu-e-s de communautés marginalisées, tant dans les médias traditionnels que sur des blogues ou des balados, ainsi que la circulation et la réception de ce contenu dans l'espace public. Une telle approche contribuerait entre autres à une «décolonisation du journalisme», en nous invitant à ne pas voir les journalistes seulement comme des figures externes qu'il s'agirait de sensibiliser afin que les voix des personnes laissées pour compte soient mieux entendues. La perspective intersectionnelle pourrait aussi être mise en dialogue avec la théorie du point de vue situé (*standpoint theory*), en prêtant attention non seulement aux représentations médiatiques, mais aussi au processus de production de ces représentations – plus précisément, *qui* les produit, *comment* elles sont produites et *de quelle manière* cela influence le message véhiculé. En somme, plutôt que de nous concentrer exclusivement sur les enjeux de visibilité, ce qui suggère une posture passive, il faudrait encourager une plus grande inclusivité dans la production du

contenu médiatique, en défendant un renouvellement des pratiques d'embauche dans les journaux, à la télévision et sur d'autres plateformes, puis en promouvant des investissements importants afin de favoriser l'autoproduction et la publicisation du travail – et ce faisant, des sensibilités – des personnes marginalisées auprès d'un plus grand public.